



LES FLÂNERIES SUR LA PLACE DE BOU-SAADA. — DESSIN DE J. LAVÉE.

## L'OASIS DE BOU-SAADA

PAR M. LE DOCTEUR A. VIGÉRIE

### I



JEUNE FILLE JUIVE. — DESSIN DE MIGNON

VERS le VI<sup>e</sup> siècle de l'Hégire, dit la légende, « un chérif, Sliman ben Rabia, originaire de Saguit El Hamra, en Mar'reb, vint camper au pied du Djebel Messaad, à Afoun Defla. Peu de temps après, il fut rejoint par un taleb vénérable, nommé Si Tameur, qui avait fait de savantes études dans les zaouias et les medersas de Fez. Si Tameur s'arrêta près des pierres taillées, vestiges d'anciennes constructions nazaréennes. Séduit par la beauté de la rivière, par la limpidité de la fontaine, le Mor'rebin chassa les chacals qui demeuraient dans les roseaux et, aidé par les gens de Si Sliman, il pétrit des briques et se construisit une maison où il s'adonna à la contemplation et à l'étude des livres. Quelques nomades des Oulad Madhi et des Ouleds Naïls visitèrent le saint homme dont la réputation de science et de justice ne tarda pas à s'étendre jusqu'à Msila et au delà. Des jeunes gens, avides de profiter des leçons de Si Tameur, se réunirent autour de lui et se construisirent quelques habitations qui formèrent le noyau d'une ville. Les Bederna cédèrent tous leurs droits aux terrains environnants, moyennant 15 chammelles.

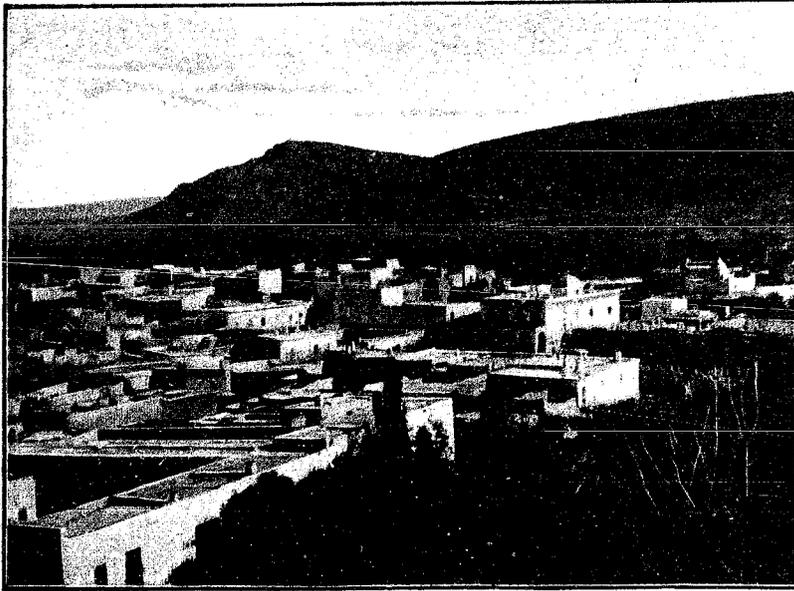
Au moment où se terminait la mosquée, Si Sliman et Si Tameur devaient ensemble sur le nom à donner à la cité naissante. Ils étaient encore indécis lorsqu'une négresse vint à passer et appela sa chienne Saada ! Saada ! (heureuse). Cela leur parut de bon augure, et l'oasis dans laquelle était construite la ville nouvelle prit dès lors le nom de Bou-Saada (endroit du bonheur)<sup>1</sup>. »

A la vérité, le hasard eût pu faire plus mal les choses, et le voyageur est bien près de souscrire à cette flatteuse appellation quand, après de longues heures de jour et de nuit passées dans une minable patache péniblement traînée par deux ou trois haridelles étiques, sur des pistes arabes à peine tracées dans le sable, à travers des steppes d'une invrai-

1. Baron Henri Aucasitaine.

semblable aridité, l'oasis offre tout à coup à ses yeux charmés, le calme reposant de ses 900 palmiers et la grâce souriante de ses eaux vives.

Telle fut l'impression que je ressentis une certaine nuit d'avril, quand je débarquai à Bou-Saâda par la voiture d'Aumale ; depuis vingt longues heures cette pauvre guimbarde roulait en gémissant lamentablement à chaque cahot, dans un paysage farouche d'une lugubre monotonie, succession de landes désertes et incultes rôties par le soleil, barrées çà et là d'âpres collines ; comme pour ajouter encore à cette désolation, un de ces orages terribles, tels qu'on en voit souvent dans ces régions, nous avait surpris, à la tombée de la nuit. De tous les points de l'horizon surgissaient des éclairs bleuâtres, et, à chacun d'eux, c'était la même



LES TERRASSES DE BOU-SAADA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

vision de cauchemar, la même obsession hallucinante d'une steppe morne et désolée, ou d'une croupe déchiquetée se hérissant sous un ciel sinistre ; après, la nuit semblait se faire plus opaque et chaque tour de roue paraissait nous enfoncer un peu plus dans le noir et dans le néant.

Vaincu par la fatigue, accablé par le souffle embrasé du siroco, je m'étais réfugié et assoupi dans le fond de la voiture ; quand je m'éveillai, je crus sortir d'un mauvais rêve : excités par de joyeux coups de fouet, les braves petits chevaux trottaient gaiement sur une route en pente douce où la voiture roulait sans effort. Toute trace d'orage avait disparu ; des myriades d'étoiles scintillaient avec

cet éclat incomparable dont elles brillent sous ces latitudes, dans les dernières heures de la nuit. Une brise fraîche se levait, apportant à mon oreille des frémissements de palmiers, des bruits argentins d'eaux courantes, des chants de coqs, des aboiements lointains, les mille bruits familiers d'une ville assoupie, dont les terrasses blanches luisaient confusément et souriaient dans la nuit.

Pour le voyageur, cette première impression se double d'une surprise : située à 250 kilomètres à peine du littoral, sur les confins de l'extrémité Ouest du Hodna, l'oasis appartient par sa situation géographique à la région des hauts plateaux ; en réalité, c'est un coin de Sahara perdu dans ces parages.

Ici, en effet, tout est saharien, grâce à une disposition topographique toute particulière : deux hautes collines jurassiques dénudées et abruptes, le Kerdada et le Batenn, se dressent presque parallèlement du Sud-Ouest au Nord-Est, formant une étroite vallée ; l'oued en occupe le fond et le ksar se dresse sur sa rive gauche. La disposition et l'orientation de ces deux hautes falaises, délimitant un long couloir sans cesse balayé par le siroco, favorisent la reverbération du soleil dans une enceinte déjà surchauffée par suite de la présence de dunes de sable couvrant le front Est et Nord de l'oasis : il en résulte que celle-ci devient, en été, une véritable fournaise : pendant quatre mois, la température diurne ne descend pas au dessous de 38° à l'ombre et atteint très fréquemment 41° ; les nuits sont étouffantes. L'hiver est, par contre d'une douceur remarquable et la neige est un phénomène tout à fait exceptionnel.

Les pluies sont fort rares et se montrent sous forme d'averses très abondantes mais de très courte durée ; alors l'oued devient en quelques instants un véritable torrent, roulant impétueusement des eaux jaunâtres ; en temps ordinaire, ce n'est qu'un maigre filet d'eau limpide courant capricieusement sur un lit de cailloux parsemé de rocs.

Tout ce qui est vert se serre et s'épanouit sur ses rives : lauriers-roses arborescents, buissons de lentisques, tamarins, palmiers nains ou géants aux fruits très médiocres, cactus, figiers de Barbarie, abricotiers, piments rouges, tout cela pousse comme par enchantement et croît à vue d'œil partout où cette terre grillée peut s'abreuver d'un filet d'eau. Chaque source se pare d'un bouquet de verdure : au-delà

toute végétation dépérit ou meurt, à part l'alfa et le genévrier dont quelques touffes parsèment, çà et là, les collines dénudées où foisonnent les vipères <sup>1</sup>.

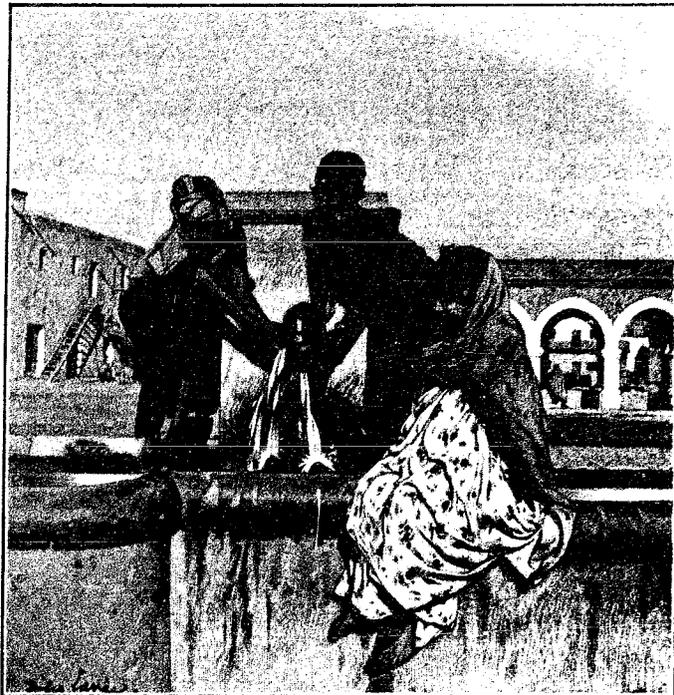
L'abondance de ces reptiles a valu à l'oasis et à ses environs une réputation peu enviable et d'ailleurs méritée. A la vérité, les vipères ne sont rien moins que nombreuses dans la ville et dans l'oasis; par contre elles pullulent dans les bancs de sable environnants. Je donnerai une idée de leur abondance par ce détail que le crédit de 500 francs, alloué annuellement pour leur destruction, est épuisé en quelques mois, parfois même avant la fin de l'été; or le taux de la prime par tête de vipère varie de 0 fr. 15 à 0 fr. 30!

C'est surtout pendant la saison chaude que « donne » la chasse à la vipère. C'est un genre de sport, j'allais dire une industrie, dont un seul indigène s'est réservé jalousement le monopole. Un type très curieux, ce Mohamed ben Saâd avec sa grande bouche de carnassier où subsistent seulement — *rariantes in gurgite vasto* — deux canines comme des crocs, sa courte barbe en broussaille et ses petits yeux brillants et mobiles. Il faut le voir dans l'exercice de ses délicates fonctions, quand il apporte gravement au « beylik » le produit de sa chasse, et admirer le flegme avec lequel, méthodiquement, il vide sur le sol la peau de bouc remplie du peu enviable butin, fixant de ses petits yeux d'écureuil le tas grouillant des reptiles enchevêtrés et repoussant du pied ou du bout de son bâton les vipères trop vagabondes.

Les vipères sont, en effet, apportées vivantes et sont détruites sur la place publique devant un agent de l'autorité <sup>2</sup>. Les plus petites sont écrasées sans autre forme de procès; pour les grosses, on a recours à la nicotine, qui produit chez ces reptiles des effets véritablement foudroyants. C'est alors que la dextérité du brave Saâd fait merveille: la tête de la vipère étant délicatement saisie entre son pouce et son index, il lui introduit dans la bouche, du bout de son couteau, quelques filaments de tabac; le reptile succombe presque aussitôt, après deux ou trois mouvements convulsifs.

La nature a donné à la vipère à cornes un ennemi des plus redoutables: c'est « l'ourane », sorte d'énorme lézard jaunâtre de la grosseur du bras et d'une longueur proportionnée. Les serpents trouvent dans ce saurien un adversaire d'autant plus sérieux qu'il présente peu de points vulnérables, étant protégé par une sorte de cuirasse écaillée; aussi, dans les combats singuliers des deux ennemis, l'ourane a-t-il presque toujours le dessus.

Ce spectacle n'est pas très rare à Bou-Saâda et vaut la peine d'être conté. Le champ clos est le plus souvent le sol d'une cour de quelques pieds carrés. Comme la mise en scène, l'action varie peu et le dénouement du drame est presque toujours prévu; c'est le fidèle Mohamed ben Saâd qui, avec son flegme habituel, dirige d'ordinaire le combat après avoir extrait des peaux de bouc qui les contenaient, la vipère et l'ourane, celui-ci prudemment attaché à une longue corde. Ne croyez pas que les deux ennemis, sitôt en présence, aillent se jeter furieusement l'un sur l'autre. Ils paraissent, au contraire, assez peu soucieux de vider en public leur vieille querelle: tandis que la vipère file prestement d'un côté, l'ourane lui tourne le dos sans vergogne et, tendant à rompre la corde qui le retient, la gueule grande ouverte, cherche une issue en menaçant d'une façon inquiétante les jambes des spectateurs. Mais ce prologue dure peu. Rendu furieux par son impuissance, et remis en présence de son adversaire, l'ourane fond sur lui, et, prompt comme l'éclair, saisit la vipère et cherche à la broyer dans ses puissantes mâchoires. Alors se passe un fait curieux: tandis que l'ourane a les



FILLETES ARABES A LA FONTAINE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

1. La vipère de Bou-Saâda appartient à la variété dite « cornue », ainsi appelée à cause de la présence, sur la tête triangulaire, de deux petites excroissances latérales.

2. J'en ai vu un jour rapporter 315 et la chasse avait duré trois jours à peine.

dents convulsivement serrées sur sa proie, celle-ci, se tordant en tous sens, cherche d'instinct à atteindre le point vulnérable, le défaut de la cuirasse de son terrible adversaire, le coin de la gueule, les yeux. Elle y réussit rarement : quand l'ourane, vaincu par la fatigue, desserre son étau, la vipère a, le plus souvent, la colonne vertébrale brisée ou n'en vaut guère mieux.



COIN D'INTÉRIEUR JUIF. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

Si la vipère ne se montre qu'exceptionnellement dans la ville même de Bou-Saâda, il n'en est pas de même du scorpion, hôte des plus incommodes et, quelquefois, des plus dangereux. La variété noire, qui passe pour la plus redoutable, est heureusement la moins abondante ; par contre, le scorpion jaune abonde ; il est souvent de forte taille : j'en ai vu un mesurant douze centimètres. Certaines maisons en sont infectées ; c'est dire que les

piqûres sont accident fréquent ; elles sont loin d'être toujours inoffensives, et, cette année encore, deux indigènes ont trouvé la mort de cette façon.

## II

La population de l'oasis est d'origines très diverses<sup>1</sup>. En dehors des Européens, minorité des plus restreintes où l'élément italien et maltais domine, elle se compose d'Israélites, de M'zabites et, en majeure partie, comme de raison, des descendants de Si Sliman et de Si Tameur ou des différentes fractions qui se joignirent peu à peu à ces deux fondateurs de la ville. Chacune de ces fractions choisit son coin de terre, y construisit une mosquée et se groupa autour du saint lieu. Cette disposition en quartiers subsiste encore, mais le type indigène s'est peu à peu uniformisé par d'inévitables croisements : le « bou-saâdi » est grand, bien découplé, et doit à la salubrité relative de l'oasis une certaine vigueur physique qu'une incurable paresse rend malheureusement sans emploi. Les enfants sont très nombreux : à chaque coin de rue, à chaque carrefour ensoleillé sourit quelque amusante frimousse, finement tatouée de bleu ; les fillettes, sans être jolies, ont je ne sais quelle grâce innée, une telle élégance native dans le geste et les attitudes que certaines, presque nues sous leurs haillons rouges d'où pend un pauvre haik balayant le sol derrière elles, semblent de petites princesses de féerie traînant avec gravité leur manteau de cour.

Me promenant un jour avec un ami, je fus arrêté en un coin de place baigné de soleil par une scène inattendue : accroupies en cercle, une douzaine de petites mouquères, vêtues de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, semblaient une guirlande de fleurs des champs. Leurs mains menues claquaient en cadence, rythmant une naïve chanson. Au milieu, une minuscule Nallia s'essayait gravement à la danse du ventre... Le mouvement de surprise qui nous échappa fit retourner vers nous toutes ces luisantes prunelles ; ce fut alors une débandade folle, une fuite éperdue de tous les petits haïks bariolés, au milieu d'une fusée de rires... Heureux âge ! belle insouciance !

Où sont aujourd'hui ces gentils oiseaux-mouches, aux yeux brillants et rieurs ? En cage, assurément. Adieu



JUIF DE BOU-SAÂDA. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE

1. Le dernier recensement accuse 5 595 habitants dont 135 Français, 357 israélites naturalisés, 5 020 sujets français (Arabes, Kabyles, M'zabites), et 83 étrangers.

les longues promenades, les belles parties où l'on se grise de soleil et de ciel bleu ! A douze ans la fillette arabe, mûre pour le servage, commence sa vie de recluse et attend, résignée, que le destin lui choisisse un maître, jalousement dérobée désormais aux regards, soit que, dans un sombre réduit, elle vaille à quelque infime besogne, soit que, couverte de voiles épais, elle se glisse silencieusement dans la rue bruyante.

Bien différente est la vie des Juives ; il semble que jeunes ou vieilles, en dehors des soins du ménage, elles n'aient d'autre préoccupation que celle d'user les heures en papotages bruyants et interminables sur le pas

des portes. Leur visage, dont aucun tatouage ne rehausse le teint délicat, un peu blafard, est toujours à découvert et encadré de boucles, de sequins, de « mains de Fatma », de toute une quincaillerie de pendoques scintillantes qui s'entrechoquent au moindre mouvement. Un turban noir en terrasse couvre leur tête. Le corps est drapé dans une mehlafa en tissu léger d'un rose éteint, ou en cotonnade à larges rayures rouges et blanches, étoffe commune à Bou-Saada. Rares sont celles qui ont adopté le costume européen ; l'esthétique n'y perd rien ; encore ces originales conservent-elles toujours quelque bijou, quelque détail d'ajustement qui

rappelle la mode indigène : collier de sultani, lourds bracelets d'argent massif ou mouchoir de couleur vive négligemment noué autour de la tête.

A de rares exceptions près, les Juifs de Bou-Saada portent le costume indigène et se coiffent de la chéchia. Fait digne de remarque : le type sémite, chez certains d'entre eux, s'efface au point qu'à un examen superficiel on les prendrait pour des Arabes ; il s'accuse davantage chez les vieillards, figures bibliques, vénérables patriarches à barbe de fleuve.



BOUCHERIE DE CHAMEAU SUR LE MARCHÉ DE BOU-SAADA — DESSIN DE GOTORBE.

### III

C'est de la terrasse de l'une des mosquées de la ville qu'on embrasse le mieux le merveilleux panorama de l'oasis : au Nord, les cubes blancs étagés de la ville arabe, masse compacte tachée d'ombres bleues et teintée d'orangé vers le soir, au-dessus de laquelle l'œil cherche en vain, ainsi que le dit Piesse, le minaret aigu de la ville musulmane ; à l'Ouest un monticule rocheux, couronné du bordj, émergeant d'un bouquet de verdure ; à l'Est, la croupe pelée du Kerdada au bas de laquelle ondulent les panaches verts des palmiers de l'oasis ; au-delà, une ceinture de collines rougeâtres et dénudées, interrompue vers le Nord par une large échappée sur les plaines dorées du Hodna où le soleil déploie la splendeur mystérieuse de ses mirages. Dans le lointain, les crêtes bleues des collines de Msila se perdent dans la brume.

La ville est partagée en deux parties bien distinctes, le ksar proprement dit et le quartier européen ; leur point de réunion est un vaste quadrilatère, malencontreusement orné d'une lourde et disgracieuse fontaine et bordé d'arcades sous lesquelles s'alignent côte à côte les cafés maures et les boutiques sombres des M'zabites.

Égayée par des bouquets d'arbres, cette place, à laquelle, par un juste hommage, on a donné le nom du brave colonel Pein, est l'endroit le plus fréquenté et le plus animé de la ville ; c'est là que, chaque semaine, se tient le marché et que s'installent tous les mercantis de l'oasis ou des tribus environnantes, humbles gagne-

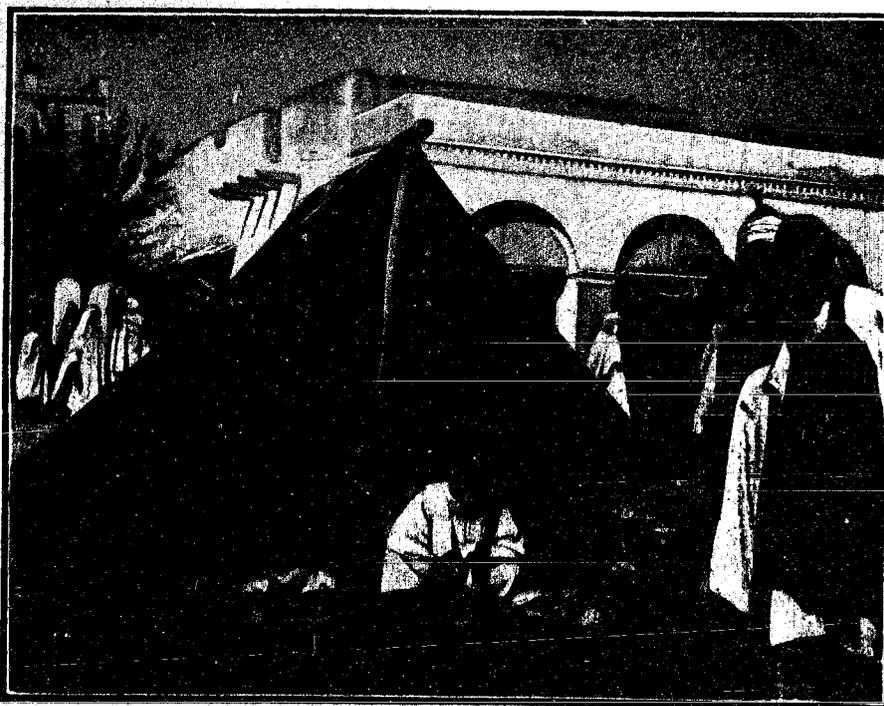
petit, marchands de burnous ou de dattes, fripiers juifs avec leurs éventaires encombrés de menue camelote ou cordonniers en plein vent, battant la semelle à l'ombre des mûriers. Là est le rendez-vous des flâneurs, des oisifs, de tous les Bou-Saâdis, — Dieu en sait le nombre — dont l'unique occupation consiste à rêvasser la tête à l'ombre et les pieds au soleil, ou à suivre, d'un œil somnolent, les péripéties d'une interminable partie de dames; c'est là qu'après les ardues journées de la canicule, ils viennent chercher un peu de brise et de fraîcheur; certains, quand vient la nuit, s'arrêtent çà et là, s'écroulent à terre partout où le sommeil ou la lassitude les surprend, et, entortillés dans leurs burnous, s'endorment sous les étoiles, bercés par la psalmodie lente des « assas » ou par la lointaine mélodie de quelque « relta » nasillarde.

Plus pittoresque encore est la rue Rouville, la rue Juive, qui s'ouvre sur la place. La ligne fuyante des terrasses se découpe capricieusement sur le bleu du ciel; les maisons se hérissent de balcons de bois branlants d'où pendent des loques multicolores; dans l'ombre bleue des auvents, devant les petites échoppes des mercantis, brodeurs de filali ou vendeurs d'anisette, des paquets blancs d'Arabes devisent, sommeillent, ou suivent d'un œil philosophe le va-et-vient de la rue, le dandinement des juives nonchalantes, le pas affairé d'un pauvre hère en guenilles poussant devant lui un maigre bourricot qu'il active d'un claquement de langue, ou le trotinement d'une porteuse d'eau, autre éternelle résignée, courbant l'échine sous le poids de l'outre rebondie, dont le contenu s'égoutte et coule le long de ses maigres jambes.... Plus loin, ce sont les interminables causeries, les commérages bruyants des Juives sur le pas des portes; chaque seuil égayé de la tache brillante, rose ou violette de leurs mehlfafas; l'une allaite son dernier-né, poupon au teint blafard, déjà bouffi de graisse; assise sur ses talons, une vieille à face de chouette triture dans un mortier de bronze je ne sais quel philtre de sorcière, ou, telle la Parque antique, fait prestement tourner un fuseau sur sa cuisse nue; debout auprès d'elle, une belle fille au teint mat suit de ses grands yeux à demi baissés une fine quenouille qui tourne entre ses doigts maigres, et son profil délicat, rehaussé du scintillement discret des sequins, se détache dans l'ombre avec une finesse de camée!.. Au milieu de la rue, c'est une bousculade, un grouillement continu d'essaims d'enfants criards et déguenillés, dont les voix de crécelle semblent répondre, à l'octave aiguë, aux litanies nasillardes s'échappant des synagogues.

De chaque côté s'amorcent de petites voies tortueuses, hérissées de pavés inégaux, grimpant dans les quartiers arabes, étroit et capricieux dédale barré d'ombres fantasques, semé d'obscures impasses, de carre-

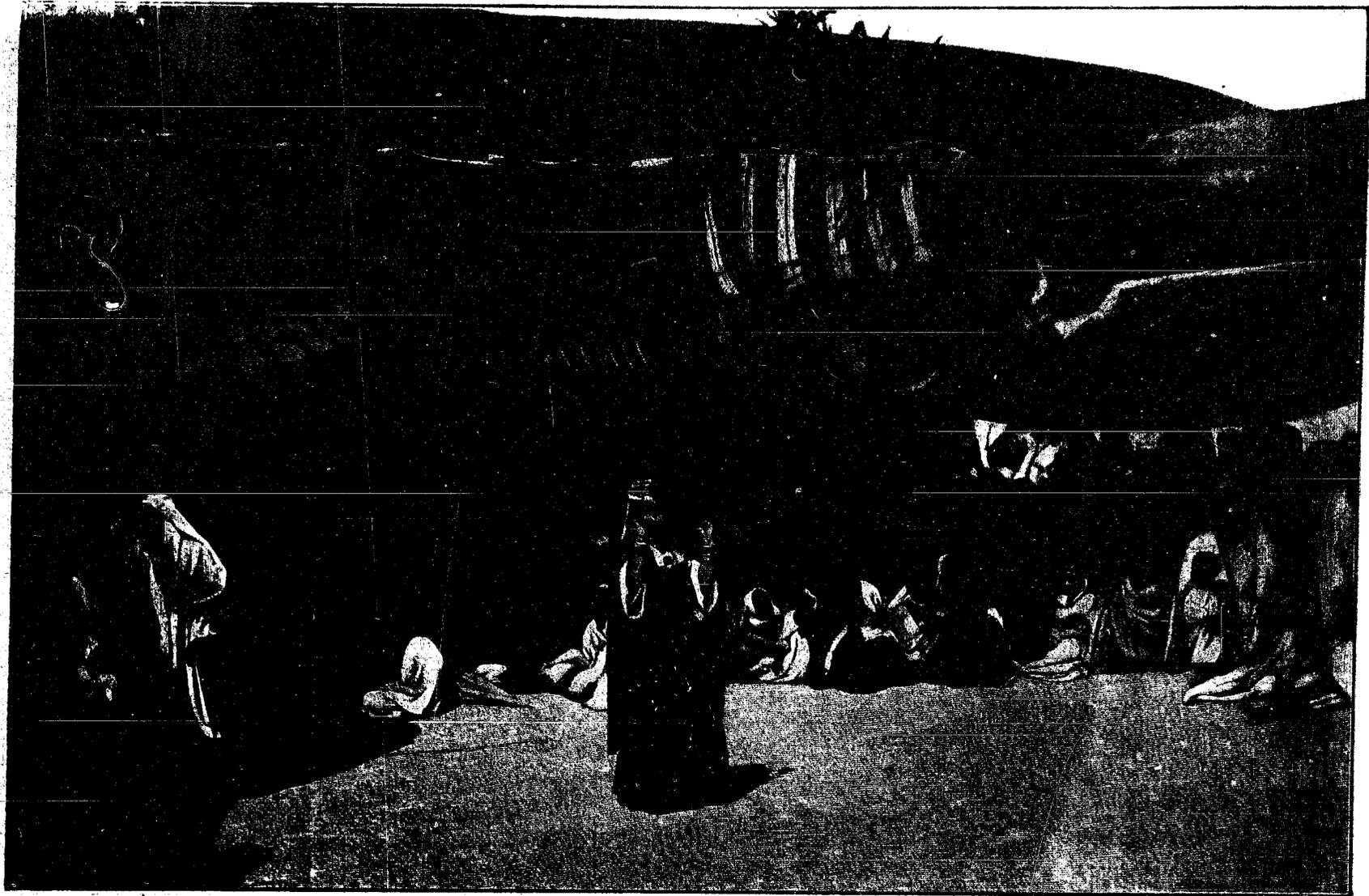
fours ensoleillés et de raides escaliers dévalant vers l'oued. Ici, c'est le silence farouche de la ville musulmane, le mystère de la vie arabe abrité derrière les lourdes portes aux serrures compliquées; à peine, de temps à autre, à quelque détour brusque, verrez-vous surgir d'un coin sombre l'éternel bourricot pliant l'échine, ou bien les haillons rouges d'une fillette craintive qui fuira à votre approche comme une gazelle surprise ou, collée contre la muraille, vous saluera d'un timide « bonnjor ».

Les maisons sont, pour la plupart, construites en « toub » ou terre séchée au so-



MERCANTI JUIF. — DESSIN DE GOTORBE.

leil. Elles ne se composent en général — je parle des maisons arabes — que d'un rez-de-chaussée surmonté d'une terrasse; de fenêtres, peu ou point: la lumière pénètre par un orifice percé dans la terrasse à l'abri des regards in-



UN JOUR DE FÊTE À BON-SAÏDA. — DANSE DES OULEDS-NAÏLS. — DESSIN DE MIGNON.

discrets. La lourde porte en thuya ou en palmier est quelquefois entr'ouverte, mais votre curiosité serait déçue si vous essayiez de risquer un coup d'œil à l'intérieur : vous ne verriez le plus souvent qu'une sorte de réduit ombreux, une manière de vestibule pourvu d'un banc en maçonnerie et peut-être, au bout d'un couloir sombre, un carré de lumière indiquant la cour. L'intérieur est d'ordinaire assez misérable : une ou deux salles au plafond enfumé, au sol inégal ; dans les coins, quelques tapis amoncelés tenant lieu de lit, de méchantes pièces d'étoffes tendues çà et là et ondulant au moindre souffle, paravents primitifs derrière lesquels chuchotent les femmes.

Infiniment plus intéressants sont les intérieurs juifs de la rue Rouville. Ici chaque maison est pourvue



RUE ARABE — DESSIN DE GOTORRE.

d'un étage : sur un couloir au sol raboteux débouche un escalier sombre et tortueux, superposition de pierres branlantes souvent énormes. L'escalade accomplie, on émerge dans une salle bizarre, une sorte de « patio », auquel je serais fort embarrassé de donner un nom approprié : vestibule, cuisine, salon, etc.... basse-cour ; c'est tout cela, et que sais-je encore ?

Du plafond, soutenu par une mince colonnade en thuya, tombe un faisceau de lumière crue ; une marmite chante tristement sur un maigre feu de bois ; une peau de bouc remplie d'eau est suspendue à un faisceau de perches, et son contenu s'égoutte sur le sol de terre battue avec un claquement menu et régulier ; des poules familières picorent çà et là, fouillant du bec des détritibus innombrables ; une ou deux chèvres étiques errent mélancoliquement avec un bêlement triste ; des légions de mouches, ivres de soleil, dansent follement dans chaque raie de lumière, ou tourbillonnent, avec un bourdonnement sonore et continu, autour des lambeaux de viande desséchée qui pendent aux poutrelles du plafond ; vautrés çà et là, des enfants pleurards et presque nus emplissent l'air de criaileries bruyantes ; dans les recoins, ce sont des chuchotements, des caquetages de belles Juives accroupies, dont chaque mouvement s'accompagne d'un cliquetis argentin de bijoux et fait jaillir de l'ombre un éclair fauve...

IV

Le commerce est assez actif à Bou-Saâda ; Kabyles et gens du Sud viennent, à époques régulières, y échanger leurs produits. Le pays tire ses principales ressources de l'élevage et de la vente des troupeaux et du commerce de la laine brute ou travaillée.

Il est peu de maisons arabes où l'on n'aperçoive, dans quelque coin, un métier à tisser des burnous ou

des tapis ; c'est à peu près la seule industrie indigène qui soit florissante à Bou-Saâda ; encore est-elle laissée aux mains des femmes ; l'homme, amoureux d'air pur et d'espace, préfère rêvasser sous les arcades de la place, écouter d'un air distrait la mélodie des conteurs, ou faire la causette au seuil de quelque boutique : après quoi, fatigué d'avoir vu travailler les autres, il choisira un coin d'ombre, le balaiera négligemment du bout de son burnous, puis s'étendra tout son long, et, sans regret de la veille, sans souci du lendemain, s'endormira sur un air de flûte.

Quelques-uns, ils sont rares, daignent, s'ils ont quelque adresse, s'employer à une menue industrie, polir des couteaux longs et étroits, engainés ensuite dans un étui de bois coloré, ou broder des arabesques sur des éventails en feuille de palmier, munis d'un manche en laurier-rose travaillé au couteau. L'Arabe se plaît à ces petits travaux machinaux qui n'exigent aucune force, et qui permettent la rêverie et la causerie au grand air ; mais ne lui demandez pas autre chose que ces chétives inutilités : il vous adressera au Juif ou au M'zabite.

Commerçant, le M'zabite l'est dans l'âme : un abîme sépare le Bou-Saâdi rêveur, paresseux, insouciant, buveur de soleil, de ce Berbère pratique, âpre au gain et liardeur, embusqué dans sa boutique ; celle-ci est encombrée des objets les plus disparates ; c'est une épicerie, une bijouterie, un magasin de nouveautés, un



FEMMES EN PALANQUIN. — DESSIN DE J. LAVÉE.

bazar; là, tout le long du jour, le M'zabite trône derrière son comptoir, amassant peu à peu, non sans les avoir fait tinter d'un air méfiant, les beaux douros bien sonnants qu'il ira, à longs intervalles, rapporter dans l'une des sept villes sacrées de son pays d'origine. Ce petit homme, court et ventru, à la mine fleurie et l'air important d'un petit boutiquier satisfait de son commerce; aussi bien, son bonheur serait sans mélange s'il ne se trouvait face à face avec un concurrent redoutable : le Juif.

Patient, intrigant et actif, l'Israélite a réussi à se rendre indispensable à tous, et c'est surtout pour lui qu'il n'y a pas de sot métier; il connaît à merveille tous les besoins de chacun et applique toute son ingéniosité à les satisfaire; il est commissionnaire, cordonnier, épiciier, bijoutier, ne recule devant aucune menue besogne, accapare le marché, enlève l'entreprise des voitures publiques, se glisse partout où il peut espérer intérêt ou bénéfice; c'est la fourmi travailleuse au milieu des cigales, mais une fourmi qui est à l'occasion préteuse..... et n'y perd rien.

## V

Bou-Saâda constitue la limite Nord de l'immense territoire parcouru par la tribu des Ouleds Naïls ou, pour parler d'une façon plus exacte, par l'ensemble des tribus qui reconnaissent pour ancêtre le vénérable Naïl-Ebn-Ameur, vaste confédération où la tradition veut que l'Algérie recrute la plus grande partie de ses almées.

Ces étranges créatures excitent au plus haut point la curiosité des voyageurs et des touristes. Il en existe à Bou-Saâda une trentaine; toutes, à part quelques vieilles épaves reléguées dans la ville haute, sont confinées dans un quartier voisin de la place. Sur une sorte d'impasse, longue et étroite, s'ouvrent une vingtaine de réduits obscurs, tous à peu près semblables comme dimensions et comme aménagement intérieur. Le mobilier est des plus sommaires : un méchant lit de fer, recouvert de tentures criardes et remplacé le plus souvent par un amoncellement de « frach » ou de « zrâbi » aux tons éclatants; dans un coin, un petit foyer portatif, le « nafour », servant à la fois de fourneau de cuisine et de brasero pendant la saison froide; dans un autre angle le « sandouk » vert à clous de cuivre où s'entassent les mehlfas, haïks et bijoux de parade; aux murs, d'affreux « chromos », des photographies de la maîtresse de céans, voire des découpures de journaux de mode, encadrant une petite étagère sur laquelle, dans un beau désordre, prennent place les menus objets de toilette, la provision de henné, les flacons de « Lubin » ou de « peau d'Espagne » vendus très cher par le Juif du coin, la minuscule glace à main (m'raïa), le sac de cuir renfermant le « koheul »; des robes bariolées pendues çà et là, comme des lamentables détroques de clowns; une grande pièce d'étoffe faisant office de rideau, de paravent et aussi..... d'essuie-mains; tel est le home peu séduisant, tenant à la fois de la loge d'artiste forain et de l'échoppe de fripier, où s'écoule, en longues siestes paresseuses, une partie de la journée des Naïlia. Le reste du jour est consacré aux causeries sur le pas des portes ou au seuil du café maure voisin, où ces dames, accroupies ou assises en rang d'oignons sur un méchant banc de bois, fument philosophiquement des cigarettes et, entre deux verres d'anisette, regardent de loin le va-et-vient de la place, égayant le fond de l'impasse du papillotage de leurs robes éclatantes et de leur caquetage de perruches babillardes.

La vie active ne commence que vers le soir; alors chacune, comme une actrice avant la représentation, regagne sa loge pour se faire belle, raviver le rouge des lèvres, les étoiles bleues des joues, cerner les yeux avec le kohoul, revêtir ensuite l'ample mehlafa drapée à l'antique, ou s'engouffrer dans la grande robe aux longs plis raides où flambaient de grandes fleurs dorées.



DANSEUSE ARABE. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

La nuit venue, la petite impasse s'anime; au seuil du café maure, des burnous immobiles font une grande tache de lumière. Après s'être frayé un passage, non sans quelque peine, on descend dans un petit réduit de quelques pieds carrés, qui est à la fois la coulisse et le buffet; devant le comptoir où trône un Juif obséquieux à barbe de roi assyrien, s'alignent deux ou trois tables poisseuses; des femmes en robes éclatantes, suivent de l'œil le va-et-vient des visiteurs, ou, la cigarette aux lèvres, s'alcoolisent lentement; de temps en temps l'une d'elles se campe devant une grande glace et, les deux bras levés, répare d'un geste négligent le désordre de sa coiffure.

Latéralement s'ouvre la salle de danse, long et étroit boyau, au sol à peine nivelé, qu'éclaire parcimonieusement une lampe fumeuse; sur des gradins en terre battue qui courent d'un bout à l'autre, des Arabes silencieux, assis sur leurs talons ou couchés à la mode antique, fument ou rêvent, et leurs silhouettes immobiles se détachent en vigueur sur le blanc cru de la muraille. Dans la pénombre du fond, adossé à une grande porte branlante, le barbare orchestre fait rage: un vieux maugrebin à barbe de bouc martèle du poing ou du bout de ses doigts maigrés un « bendir » qu'il brandit au-dessus de sa tête; à côté, un grand diable dont les petits yeux disparaissent dans la bouffissure des joues, souffle éperdument, à perte d'haleine, dans une reïta nasillarda dont le son aigu et criard vous poursuit impitoyablement comme une obsession. Aux pieds des musiciens, quelques Nallia sont placidement assises; de temps à autre l'une d'elles se lève d'un air indolent; alors le rythme se précise, ponctué par le martèlement sonore du bendir, et le spectacle commence.

Les danses se font habituellement en deux parties. C'est d'abord, sur une mesure sautillante à deux temps, une marche à petits pas, scandée par d'imperceptibles coups de talon, un glissement si léger qu'il donne à peine un frémissement au grand voile de dentelle qui, de la tête, tombe gracieusement jusqu'à terre. Tout le buste est immobile; seules les petites mains rougies par le henné s'agitent et se retournent en cadence comme des ailes d'oiseau; la tête, ceinte d'un diadème d'or ajouré empanaché de plumes d'autruche ou couronnée d'une tiare de soie dorée, se penche un peu en arrière; la face est impassible; un pli énigmatique semble se creuser au coin de la lèvre; le regard fixe est tendu obliquement vers le sautillerment régulier des mains et comme fasciné par cette incessante ondulation. Ce n'est plus le sourire figé, l'attitude conventionnelle de la ballerine; ce serait bien plutôt la sérénité hiératique d'une prêtresse accomplissant un rite et officiant sans un regard pour la masse humble des fidèles, pour les pauvres hères minables dont la prunelle agrandie, fixée sur la robe

La nuit venue, la petite impasse s'anime; au seuil du café maure, des burnous immobiles font une grande tache de lumière. Après s'être frayé un passage, non sans quelque peine, on descend dans un petit réduit de quelques pieds carrés, qui est à la fois la coulisse et le buffet; devant le comptoir où trône un Juif obséquieux à barbe de roi assyrien, s'alignent deux ou trois tables poisseuses; des femmes en robes éclatantes, suivent de l'œil le va-et-vient des visiteurs, ou, la cigarette aux lèvres, s'alcoolisent lentement; de temps en temps l'une d'elles se campe devant une grande glace et, les deux bras levés, répare d'un geste négligent le désordre de sa coiffure.

Latéralement s'ouvre la salle de danse, long et étroit boyau, au sol à peine nivelé, qu'éclaire parcimonieusement une lampe fumeuse; sur des gradins en terre battue qui courent d'un bout à l'autre, des Arabes silencieux, assis sur leurs talons ou couchés à la



OULED NAÏL. — DESSIN DE MIGNON.



OULEDS-NAÏLS SE RENDANT AUX COURSES. — DESSIN DE J. LAVÉE.

flamboyante ou fascinée par le scintillement menu des pièces d'or auréolant cette face hautaine d'idole, semble évoquer, dans l'atmosphère lourde striée de fumées bleues, les visions paradisiaques que le Prophète réserve à ses élus.....

Sur le seuil, ce sont des éclats de voix, des bousculades, des « balek ! » rageurs, des coups de matraque résonnant sourdement sur les burnous, des carafes d'eau vidées à la volée sur les curieux récalcitrants dont le cercle se referme philosophiquement immédiatement après.....

Un changement brusque de rythme, le temps d'assujettir la ceinture et la danse du ventre commence. Je dois dire, à sa louange, qu'elle n'a rien de commun avec les contorsions équivoques qui ont fait la fortune de la « rue du Caire ». Ici, la situation est sauvée par une pointe de symbolisme : loin de participer à l'agitation rythmée des hanches, le buste conserve une immobilité absolue ; même la figure, cachée à demi par un foulard de soie tendu sur les lèvres, prend je ne sais quel air énigmatique et fermé, et le calme de cette face glacée, impénétrable, dont les yeux mêmes semblent voiler leur éclat, fait oublier la trivialité du geste.

La danse terminée, le charme sera rompu, l'idole s'humanisera et, tandis que de son air indifférent elle quittera la place, elle ne semblera pas apercevoir quelque spectateur qui se lèvera et, silencieusement, la suivra...

L'Ouled-Nail ne gagne guère à être observée de près. Ce n'est pas qu'elle soit, en général, dépourvue d'une certaine beauté physique : tatoué d'étoiles bleues, et encadré harmonieusement par deux grosses nattes d'un noir d'ébène, le visage, s'il est bien rarement joli à nos yeux d'Européens, n'est jamais insignifiant grâce à l'éclat des yeux, ordinairement fort beaux, et à la blancheur superbe des dents. Les mains sont souvent d'un dessin et d'une finesse remarquables ; les formes sont loin d'être dénuées d'élégance, ni de « race » — je parle des jeunes — mais, au moral, quelle déchéance !...

Pour être juste, il faut reconnaître quelques qualités, assez inattendues d'ailleurs, à ces houris à la voix éraillée ; c'est d'abord, qui le croirait ? un certain fonds de naïveté, dont ces âmes primitives ne se sont qu'incomplètement dépouillées ; c'est un respect inné des traditions séculaires de leur race ; rares sont celles qui n'observent pas le « Rhamadan » ou les obligations du deuil. Beaucoup sont réellement et sincèrement attachées à leur famille, qu'elles entretiennent de leurs deniers, sans que la morale musulmane s'en offusque.

L'histoire des Ouleds-Nails, comme toutes les belles histoires, finit ordinairement par un mariage ; les candidats ne manquent pas, pour peu que le petit sandouk vert soit bien rempli et que les soltani brillent au front de la belle. L'affaire est vite conclue ; mais de pareilles unions, on le conçoit, sont ordinairement

peu durables; la vérité m'oblige à dire que les torts ne sont pas toujours du côté de la femme : il n'est pas rare qu'après avoir été outrageusement spoliée ou volée, la malheureuse Nailia soit répudiée par son digne époux et obligée de se refaire une nouvelle fortune. Mais, hélas! l'âge est venu. Adieu paniers!...

En relisant ces quelques pages, où j'ai essayé d'esquisser la physionomie d'une oasis sabarienne perdue sur les hauts plateaux, je les trouve bien pâles à côté de la réalité; c'est qu'il manque à ma description ce que je ne saurais peindre, ce que, seuls, la plume et le pinceau de Fromentin eussent été capables d'exprimer : la magie des couleurs, le charme indéfinissable que la lumière donne, en ce pays, aux êtres et aux choses, sous un ciel d'un bleu exaspéré.

Comment décrire des couchers de soleil tels que celui dont le spectacle me fut donné, un jour que le hasard m'avait conduit sur la terrasse d'une haute mosquée de la ville? C'était au soir d'une ardente journée d'août; l'air vibrat encore comme au-dessus d'une fournaise; au couchant, derrière la croupe violette du Batenn, tout le ciel était empourpré de lueurs d'incendie; à mes pieds, la ville arabe semblait endormie: ça et là des ombres bleues s'allongeaient et des tapis écarlates mettaient, par places, une tache sanglante: aucun souffle n'agitait les panaches des palmiers qui émergeaient entre les cubes roses des terrasses. D'un coin de maison, une fumée ténue montait dans l'air limpide, droite comme une vapeur d'encens. C'était le recueillement de toute la nature, l'accablement de tous les êtres sous le ciel de feu de la canicule, le silence d'une nécropole à peine troublé par la lointaine mélodie d'une flûte dolente... Soudain une des ombres bleues parut s'animer; des colombes s'enfuirent avec de grands battements d'ailes et une forme humaine surgit : c'était une femme drapée à l'antique dans une de ces mehlafras d'un rose éteint que portent les Juives. Sa silhouette agrandie se détachait en vigueur sur la pourpre sanglante du couchant; le soleil jouait sur l'or qui paraît sa tête, sur les lourds bracelets qui ornaient ses poignets, et semait des pierreries sur le tissu léger de son haïk; on eût dit une prêtresse du Feu ou de Lumière, auréolée de rayons, et tandis qu'elle s'étirait lentement, d'un geste las, ses deux bras dressés vers le ciel flamboyant semblaient lancer des éclairs.

Ces étincelantes féeries, c'est le seul sourire de la nature à ces âpres régions vouées à une éternelle aridité; c'est l'unique charme de ces sauvages collines, de ces landes désertiques; charme incomparable, bien fait pour attirer le touriste avide de sensations neuves, le rêveur qui, à l'agitation bruyante et factice des villes, préfère les vastes horizons, la tranquille majesté ou la grandeur tragique des soleils couchants, la poésie des palmiers auprès des koubas blanches, et la splendeur des belles nuits lumineuses, où les oueds aux bords verdoyants ont des sérénités de bois sacrés endormis dans un rayon de lune.

A. VIGERIE.



PROMENADE SENTIMENTALE. — DESSIN DE J. LAVÉE.

Droits de traduction et de reproduction réservés.